

LES DINANDERIES

ET

L'EXPOSITION DE DINANT (1)

PAR

J. LIBERT

Ingénieur en chef Directeur des Mines, à Namur

[682(064)(49391)]

A l'occasion du Congrès d'histoire et d'archéologie qui s'est tenu cette année en la ville de Dinant, l'administration communale de celle-ci avait pris l'heureuse initiative d'organiser une exposition d'un intérêt tout spécial : celle des produits d'une industrie qui a eu, dans les siècles écoulés, une si grande influence sur ses destinées, Produits dénommés *dinanderies*. Nous dirons que /ques mots de cette exposition, laissant, pour des personnes plus autorisées, la question artistique pour ne considérer que le côté industriel.

On reste étonné du développement qu'avait acquis autrefois, dans cette contrée, le travail du cuivre. D'autre part, l'achat des matières premières et la vente des produits fabriqués avaient donné lieu à des relations commerciales extrêmement importantes, qui font hautement apprécier l'esprit d'initiative des anciennes populations des rives mosanes.

On donnait le nom de *dinanderies*, non seulement à des œuvres artistiques sortant des ateliers dinantais, mais encore à tous les objets en cuivre jaune ou laiton, revêtant les aspects les plus divers.

(1) Consulter : *Notice sur l'industrie du laiton à Dinant*, par M. H. PIRENNE, professeur à l'Université de Gand ; *La dinanderie et les dinandiers*, aperçu historique par M. HENRI HACHEZ ; *Guide sommaire des excursions du Congrès de Dinant 1903*.

Bien que l'élément constitutif le plus important, — attendu qu'il entre pour environ les deux tiers dans l'alliage connu sous le nom de laiton, — le cuivre rouge, provint exclusivement de l'étranger, la Belgique n'en possédant à vrai dire aucun gîte susceptible d'une exploitation industrielle, l'industrie du laiton dans notre pays remonte aux époques les plus reculées. On sait que cet alliage de cuivre et de zinc, connu originairement sous le nom d'*orichalque*, fut fabriqué de toute antiquité par les Grecs. Le secret de cette fabrication passa chez nous par la voie de l'Allemagne. Les Belges apprirent de bonne heure qu'on obtenait le laiton, ce métal d'une belle couleur jaune et doué des qualités du cuivre, en associant à ce dernier un corps mystérieux renfermé dans la *Pierre calaminaire*, comme on l'appelait alors. Cette pierre devait être connue dans une grande partie des provinces actuelles de Liège et de Namur, attendu qu'elle constituait de nombreux dépôts superficiels, soit dans les couches du terrain dévonien, soit dans celles du terrain carbonifère, près des bords de la Meuse, entre Liège et Givet; mais le gisement le plus important et sur lequel on possède des renseignements les plus anciens est celui de Moresnet. Il est question de son exploitation dans des documents datant de la première moitié du xv^{me} siècle. Une charte de 1589, de Philippe II, porte que « désirant rétablir les anciennes » fabriques de laiton dans le comté de Namur, il leur octroie à un » prix modique, une certaine quantité de sa calamine du Limbourg (1). »

La mine de Moresnet, qui devait avoir une existence si longue et si brillante, était, dès les temps les plus reculés, la plus estimée par l'abondance et la qualité de ses produits. Ceux-ci étaient calcinés sur place et l'on se servait à cet effet du charbon de bois fabriqué dans la forêt d'Hertogenwald. Ainsi préparés, ils étaient livrés au commerce et transportés dans les différentes localités où l'on battait le cuivre. On en consommait à Aix, à Stolberg, à Cornelius-Munster; mais les fabricants de laiton de Dinant, de Bouvignes et des autres localités du pays de Namur achetaient la plus grande partie de la production et la faisaient diriger vers leurs fabriques, par charrettes d'abord jusqu'à Visé, où ils trouvaient la grande voie fluviale de la Meuse.

Quant au cuivre, il provenait vraisemblablement des mines du Hartz, mais à l'état de lingots métalliques. Pour obtenir le laiton, on

(1) *L'industrie du zinc*. — Société de la Vieille-Montagne. — Exposition universelle de Paris, 1900.

mélangeait alors, dans des creusets, du cuivre rouge avec de la calamine additionnée de charbon de bois. Soumis à l'action de la chaleur, le charbon amenait la réduction du carbonate de zinc, et le métal à l'état naissant y contenu s'unissait au cuivre fondu.

Jusqu'au commencement du XIX^{me} siècle, la calamine n'avait servi qu'à la fabrication du laiton ; on ne connaissait pas le moyen industriel d'en extraire le zinc, et les usages de ce dernier métal, si considérables aujourd'hui, n'étaient pas même soupçonnés. C'est à l'abbé Daniel Dony, de Liège, que revient l'honneur d'avoir trouvé le moyen de retirer de la calamine le zinc à l'état isolé et c'est vers 1810 que la première fonderie de zinc, aux proportions bien modestes toutefois, fut établie au faubourg Saint-Léonard à Liège ; mais ce n'est qu'un quart de siècle après que la production du zinc brut acquit une importance véritablement industrielle, alors que ce métal put avoir d'autres usages que la fabrication du laiton.

Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, les relations commerciales entretenues avec l'Allemagne fournissaient aux industriels dinantais la principale matière première, le cuivre ; les gisements de calamine du pays et du duché de Limbourg mettaient à leur disposition le second élément constitutif de leurs produits, la calamine, le tout dans des conditions avantageuses au point de vue des frais de transport.

Une autre circonstance naturelle favorisait encore le développement de l'industrie du battage du cuivre. On sait, en effet, que la province de Namur, et notamment aux environs d'Andenne, renferme de nombreux et importants gisements de terres plastiques de diverses qualités et dont certaines conviennent tout particulièrement pour la fabrication des creusets destinés à la fonte de matières premières (1). Ce fut même une des causes de la rivalité entre Bouvignes et Dinant, deux villes voisines et presque toujours en guerre, que l'acquisition de la terre à creusets. Les Bouvignois, qui dépendaient du comté de Namur, étaient les principaux exploitants de la terre plastique et n'en cédaient que difficilement aux Dinantais, qui relevaient de la principauté de Liège.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, l'industrie du cuivre de Dinant remonte aux premiers siècles de notre ère ;

(1) L'industrie de l'exploitation des terres plastiques est encore très florissante dans la province de Namur ; elle a fourni en 1900 une production estimée à 1,544,650 francs.

toutefois, au début on ne fabriquait que de petits ustensiles sans aucune prétention artistique. Ce fut, paraît-il, au VIII^e siècle, que le succès de l'industrie dinantaise commença à s'accroître. A cette époque, en effet, le clergé introduisit, dans le mobilier des églises, des objets en cuivre jaune.

Une première application fut trouvée dans la fabrication des cloches, lesquelles, de faibles dimensions d'abord, acquirent dans la suite des proportions telles qu'on dut les couler sur les lieux même de leur destination. Parmi les cloches les plus anciennes actuellement encore existantes et que l'on attribue à la batterie dinantaise, on cite en première ligne, celle de l'église Saint-Gilles, à Liège; elle porte la date de 1283 et fut fondue à Dinant.

L'industrie dinantaise produisit, parmi les objets destinés aux églises, des lutrins dont le nombre et le mérite artistique furent considérables. Ils figurent très nombreux à l'Exposition de Dinant; citons parmi les plus remarquables et des mieux connus ceux de l'église d'Andenne et de l'église de Notre-Dame de Tongres, tous deux de la seconde moitié du XV^e siècle.

Au XI^e siècle apparurent les fonts baptismaux en cuivre, dont certains ont des dimensions considérables et une valeur artistique de premier ordre. L'Exposition de Dinant en a réuni un grand nombre, soit en originaux, soit en fac-simile.

Parmi les pièces les plus importantes, nous citerons les fonts de l'église Saint-Barthélemi, à Liège, qui furent coulés en 1138, les fonts de l'église de Zutphen (Pays-Bas), de 1527, ceux de la cathédrale d'Hildesheim (Allemagne), etc.

Ce fut surtout vers le XIV^e siècle que l'industrie dinantaise connut sa plus grande période de prospérité; par suite de l'engouement du clergé et de l'aristocratie pour les objets en laiton, ainsi qu'en témoignent les innombrables spécimens exposés (1). L'usage des calices et des ciboires, de bassins liturgiques, de torchères, de lampes, de tabernacles, de bénitiers, de statuettes, etc., en laiton, se répandit tellement qu'un second centre de production s'établit à Bouvignes, sans porter tout d'abord ombrage à l'orgueilleuse cité dinantaise.

Toutefois, les œuvres d'art n'auraient pas suffi à alimenter le puissant commerce d'exportation qui s'était établi et ce sont surtout les articles d'usage courant qui assurèrent la prospérité de l'industrie

(1) Voir *Guide du Visiteur*, par M. JOSEPH DESTRIÉ, conservateur des Musées royaux à Bruxelles et secrétaire général de l'Exposition.

dinantaise. Celle-ci atteignit un degré tel qu'à Dinant et à Bouvignes réunis, on occupait plusieurs milliers d'ouvriers pour le battage du cuivre.

Les qualités commerciales des Dinantais étaient à la hauteur de leur habileté professionnelle et de leur sens artistique. Ils pratiquaient au plus haut degré le principe de l'association, non seulement pour l'établissement en commun de fours d'affinage du cuivre, lesquels réclamaient pour l'époque une immobilisation considérable de capitaux, mais encore pour l'affrètement de bateaux destinés à se procurer les matières premières dont ils avaient besoin.

D'autre part, les relations fréquentes que les Dinantais avaient contractées avec l'Allemagne, les avaient fait associer de bonne heure à la Confédération désignée sous le nom de *Hanse teutonique*, constituée par les grandes villes industrielles d'Outre-Rhin; nos compatriotes jouissaient ainsi des avantages considérables que les pouvoirs publics avaient concédés à cette puissante ligue.

Le commerce dinantais qui, jusqu'au commencement du *xiii^e* siècle, s'était surtout orienté vers l'Allemagne, se dirigea de plus en plus vers les Flandres et l'Angleterre; nos marchands furent gratifiés, en 1329, par Edouard III, de précieuses franchises et installèrent sur les quais de la Tamise, à Londres même, un entrepôt qui subsista jusqu'à la fin du *xvi^e* siècle.

Les relations commerciales avec la France furent moins importantes; cependant, dès le *xiii^e* siècle, Dinant écoulait une notable partie de sa fabrication à différentes foires et au *xv^e* siècle, elle était en relation d'affaires avec plusieurs importantes villes françaises.

La prospérité de l'industrie dinantaise fut, dans la suite des siècles, singulièrement influencée par les événements politiques dus en grande partie à l'exercice de cette industrie même, d'autant plus que les deux villes rivales de Dinant et de Bouvignes appartenaient à des provinces belges différentes, bien que situées presqu'en face l'une de l'autre. La guerre entre ces deux villes aboutit, en 1466, au sac et à la destruction complète de Dinant, par Charles-le-Téméraire. Les artisans dinantais se dispersèrent et allèrent porter leur industrie dans d'autres villes belges. Rentrés ensuite dans leur patrie, ils cherchèrent à en relever la prospérité d'autrefois, mais d'autres guerres ravagèrent dans la suite la vallée de la Meuse et la batterie de cuivre, autrefois si florissante, disparut dans le cours du *xviii^e* siècle. Actuellement le calme le plus complet a succédé dans ces villes à l'activité d'autrefois; l'industrie du mérinos a pris, avec

celle des fameuses « couques » de Dinant, la place de la batterie de cuivre; d'autre part, et comme par une antithèse remarquable, dans ce cadre merveilleux de la vallée de la Meuse, le travail de la pierre qui, dans les temps préhistoriques, a précédé partout celui des métaux, y a ici succédé et est destiné à acquérir chaque jour plus d'importance, le fond étant inépuisable et rendu de plus en plus exploitable par le développement des moyens de communication.

Namur, septembre 1903.

